

Toi, l'enfant que je n'ai jamais eu
J'enrage de son absence, France / Luxembourg / Belgique, 2012,
1 h 38

Ismaël Houdassine

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Houdassine, I. (2013). Compte rendu de [Toi, l'enfant que je n'ai jamais eu / *J'enrage de son absence*, France / Luxembourg / Belgique, 2012, 1 h 38]. *Séquences*, (284), 49–49.

J'enrage de son absence

Toi, l'enfant que je n'ai jamais eu

Avec son premier film de fiction *J'enrage de son absence*, encensé au dernier Festival de Cannes, à la Semaine de la Critique, Sandrine Bonnaire réalise une œuvre sombre qui n'hésite pas à s'immiscer dans la psyché ravagée d'un homme incapable de faire son deuil. Entre l'obsession et l'autodestruction, ce long métrage exigeant et terriblement humain de la réalisatrice française semble constamment tenir en équilibre... au bord du gouffre.

ISMAËL HOUDASSINE

Si Sandrine Bonnaire prenait la caméra sur l'épaule pour la première fois en 2007, c'était d'abord et avant tout pour suivre l'inexorable dégénérescence, autant physique qu'intellectuelle, de sa sœur alors atteinte d'autisme profond. Sobrement titré *Elle s'appelle Sabine*, ce documentaire courageux n'hésitait pas à nous inviter dans la confidentialité de sa vie personnelle et ce, en plein cœur de sa famille.

À l'évidence, *J'enrage de son absence* poursuit cette exploration intime de la confession, mais cette fois, derrière le prisme presque confondant de la fiction. Un film réaliste dont les parois sont percées par la folie étrange d'une âme en colère. Librement inspiré de sa propre expérience – en effet, lorsque Sandrine était jeune, sa mère voyait elle aussi en cachette un homme mystérieux –, le film dresse le portrait d'une sourde souffrance devant la perte irréparable d'un être cher.



Comme un chagrin silencieux

Jacques, un Franco-américain vivant à Boston, rentre en France pour les funérailles de son père. Tout en réglant les derniers détails de l'héritage, il en profite pour reprendre contact avec son ex-femme Mado qui a depuis refait sa vie avec un autre homme, Stéphane. Jacques fait alors la connaissance du jeune Paul, fils de Mado, qui lui rappelle le propre enfant défunt qu'il avait eu avec elle. Dès lors, Jacques va tout faire pour se rapprocher du garçon de huit ans, jusqu'à mettre en péril la nouvelle vie que Mado avait réussi à reconstruire.

Dès le départ du récit, ce qui s'avère comme de simples retrouvailles en l'apparence inoffensives se dirige très vite en une sorte de triumvirat malsain entre le fils, sa maman et Jacques. Depuis qu'ils se sont rencontrés, chacun se met à garder précieusement les secrets de l'un ou de l'autre. Une atmosphère délétère habitée par un fantôme toujours présent dans leurs souvenirs. Le fils qui ne connaît pas ce frère décédé. Cet homme hanté par la mort insupportable de son enfant, une perte affreuse qui continue de le ronger. Et cette femme qui tente sans

succès d'oublier pour survivre mais, au fond, cette amnésie, la désire-t-elle vraiment? Ainsi, Sandrine Bonnaire a construit avec délicatesse des personnages dont elle semble accompagner les moindres gestes, jusqu'aux longs silences occasionnellement brisés par des cris de douleur.

Malgré quelques redites et une histoire qui parfois a du mal à avancer, *J'enrage de son absence* demeure un film captivant et fort bien maîtrisé. Sandrine Bonnaire a su aborder sans pathos et sans artifice la descente aux enfers, lente, mais inéluctable, d'un homme mutique prêt à tout pour conquérir l'affection crédule d'un enfant en quête d'une figure paternelle. À ce titre, William Hurt compose son personnage avec une présence qui force l'admiration. Alexandra Lamy trouve également ici son meilleur rôle, en interprétant cette mère à la fragilité émotionnelle sur le point d'exploser à tout moment. Jalil Mehenni est quant à lui saisissant de naturel et d'innocence.

Sans doute pour mieux évoquer l'enfermement intérieur de ses personnages, Sandrine Bonnaire n'a pas craint de cimenter littéralement son film de toutes parts. Les longs immeubles de banlieue anonymes où résident Mado et sa famille symbolisent ici une existence réduite par un quotidien morne. La profession d'architecte de Jacques, qui s'amuse à construire une maquette d'une maison, exprime le foyer familial qu'il sait pourtant perdu à tout jamais. Et enfin, cette pièce froide comme un sanctuaire, située au sous-sol, dans laquelle l'homme et le garçon n'hésiteront pas à se réfugier parmi les jouets poussiéreux appartenant à l'enfant mort, et que la mère n'a pu se résigner à jeter. Autant de murs qui finissent par empeser l'atmosphère quasi mortuaire de l'ensemble de l'œuvre.

En résulte un long métrage sur le chagrin. Pas celui qui s'exprime trop souvent au grand jour avec pleurs et scandales à tout-va, non, plutôt le vrai, le silencieux. Celui qui reste insidieusement discret, à l'écart. Et puis, soudainement, qui éclate en une violence inouïe, tel un horrible rugissement dans la nuit. Une véritable violence dans la pure lignée des œuvres de Maurice Pialat, celui-là même qui avait lancé en 1983, avec le déroutant *À nos amours*, la carrière d'actrice de Sandrine Bonnaire, devenue dorénavant une réalisatrice accomplie.

■ **Origine** : France / Luxembourg / Belgique – **Année** : 2012 – **Durée** : 1 h 38 – **Réal.** : Sandrine Bonnaire – **Scén.** : Sandrine Bonnaire, Jérôme Tonnerre – **Images** : Philippe Guilbert – **Mont.** : Svetlana Vaynblat – **Mus.** : André Dziezuk – **Son** : François Dumont – **Int.** : William Hurt (Jacques), Alexandra Lamy (Mado), Jalil Mehenni (Paul), Augustin Legrand (Stéphane), Françoise Oriane (Geneviève), Norbert Rutili (le notaire), Matteo Trevisan (Félix) – **Prod.** : Dominique Besnehard, Michel Feller, Jesus Gonzalez, Jesus Gonzalez-Elvira, Nicolas Steil – **Dist./Contact** : Axia Films.